

À Québec, quatre galeries d'art à la recherche d'un public

Michel Gauquelin

Number 55, Summer 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gauquelin, M. (1969). À Québec, quatre galeries d'art à la recherche d'un public. *Vie des arts*, (55), 58–59.

A QUÉBEC

Quatre galeries d'art à la recherche d'un public

par Michel Gauquelin



Galerie JOLLIET (Michel Giroux)
Photo Michel Giroux.

Pendant longtemps, Québec a vécu avec le minimum d'animation dans le domaine des arts plastiques. Peinture et sculpture n'intéressaient qu'une infime minorité d'artistes et d'amateurs d'art, ceux qu'on appelle encore l'élite. A vrai dire, il existait quelques galeries d'art qui tentaient d'intéresser une clientèle, indifférente et souvent réticente, composée d'hommes d'affaires pour qui accrocher un tableau au-dessus du canapé du salon était du même ordre d'idées que l'achat d'un réfrigérateur.

Le connaisseur était rare, l'évolution très lente dans une ville parti-

culièrement défavorisée sur le plan culturel. La galerie Zanettin, fondée en 1885 mais *opérationnelle* depuis une vingtaine d'années seulement, avait fort à faire pour dépister de vrais talents, les faire connaître au public puis accepter par l'acheteur.

Malgré l'évolution des 5 à 6 dernières années, malgré le nombre grandissant d'artistes, la ville de Québec ne possède actuellement que quatre galeries d'art : Zanettin, LeSieur, Jolliet et Champagne, qui ont chacune leur propre personnalité.

Il y a quelque temps des galeries naissaient, vivaient, vivotaient et s'éteignaient sans gloire. Il pouvait

en avoir jusqu'à six en même temps. C'était l'époque de Jean Leblond, de La Huchette de Denys Morisset où soufflaient un certain esprit, un chaud au coeur. Mais la pureté des intentions ne suffisait pas à régler les difficultés financières créées par l'étroitesse du marché.

Sans doute est-ce le Musée Provincial qui commence à secouer la bonne vieille capitale, bien endormie. M. Gérard Morisset pendant douze ans, puis M. Guy Viau et enfin M. Jean Soucy vont savoir apporter le coup de balai puis le souffle énergique et connaisseur qui s'imposent. Un beau jour on charge dans des camions les vénérables collections d'histoire naturelle pour faire de la place à la production artistique québécoise, enfin sortie de l'ombre. Le public va commencer à prendre le chemin du musée pour voir. . . Il va s'apercevoir qu'il n'y a pas que des sous-produits de Marc-Aurèle Fortin, mais de jeunes peintres qui bien vite auront acquis la renommée. Les noms de Pellan, Lemieux et Riopelle serviront à dégeler la méfiance presque honteuse qu'on avait en face d'une signature québécoise.

Sans doute en retard sur Montréal, ville plus ouverte à une multitude d'influences socio-culturelles, Québec évolue doucement. Les réponses que tentent de donner les directeurs des quatre galeries tournent autour de cette phrase : peu d'acheteurs car peu de clientèle, car peu de public, car un public pas encore équipé sur le plan culturel. On sent derrière cela l'éternel thème de la ville de province dans laquelle on fait oeuvre missionnaire, en vrai pionnier.

Situées toutes les deux côte de la Montagne, les galeries Zanettin et LeSieur ne se ressemblent que par leur devanture. On a pignon sur rue pour attirer l'œil du passant qui s'arrêtera devant les émaux, les poteries, les bijoux et quelques tableaux en montre.

Le *touriste* y trouvera ce qu'il lui a semblé voir : un joli bijou. Mais

au moins cet artisanat québécois sans prétention, sera esthétiquement valable. Ces magasins sont donc ouverts toute l'année. Par derrière ces vitrines, la véritable galerie retient que de véritables amateurs.

Chez M. Gérard Zanettin on su des peintres depuis de longues années, Arist Gagnon depuis dix-neuf ans. L'ancienneté procure une expérience non négligeable dans la quête du futur talent et une certaine philosophie face au client. C'est souvent à la galerie Zanettin qu'on s'adresse le garçon sûr de lui, un grand paquet sous le bras : "J'voudrais exposer chez vous". Très sollicité, Gérard Zanettin doit choisir et faire comprendre qu'on peut être un bon peintre familial sans pouvoir autant viser le Louvre. D'ailleurs "les envahisseurs sont presque toujours mauvais. Le vrai, le pur il faut souvent aller le chercher".

Les Lemieux, Denys Matte, Paul Lacroix, J.-Antoine Demers, André Dumas, Louise Carrière, Monique Mercier sont des noms qu'on trouve à la galerie Zanettin. Il y existe d'ailleurs une grande diversité dans les genres et un vaste éventail de noms, remarquable ouverture vers divers courants. Mais bien des visiteurs achètent plus pour l'occasion que pour l'oeuvre : on s'offre une toile pour Noël, une sculpture en fer pour l'anniversaire. . .

On retrouve un peu cet état de fait à L'Atelier que dirige René LeSieur. Discrète, sensible, un dirait timide, elle est avant tout artistique. La galerie d'art, au-delà de la vitrine recèle des Roland Giguère, Piche Lebeuf, Jean Bastien par exemple. Vingt et un an de métier ont pu encore forgé une compétence sûre.

Souriante au milieu des vieux meubles de bois, des poteries et céramiques, elle se refuse à faire de la comptabilité. Elle a la foi, et ce semble lui suffire.

Ces deux galeries exposent régulièrement, mais il faut bien dire qu'elles vivent en partie grâce à l'apport du touriste. Certains appellent cela une concession. De tou-

façon les expositions itinérantes de la galerie Zanettin s'inscrivent comme preuve de la meilleure bonne foi. Huit à dix fois par an, une partie de la galerie, exposition ou collection personnelle, prend la route pour aller faire connaître l'art dans des villes peu favorisées. Cette initiative obtient des résultats appréciables dans l'éveil du sens artistique, surtout chez les jeunes qui n'ont pas l'occasion d'avoir un contact direct avec un peintre. Trois-Rivières, Baie-Saint-Paul et plus près Charlesbourg par exemple ont profité de cet *art-à-domicile*, à vocation uniquement culturelle, l'affaire n'étant pas rentable financièrement.

A côté de ces deux galeries fortement implantées dans la vie québécoise, Michel Champagne et plus encore Michel Giroux avec la galerie Jolliet suivent une voie différente, sans doute plus austère. Tous deux tiennent le raisonnement suivant: "je n'expose que ce qui me plaît". Jeunes et formés esthétiquement, artistes, ils se veulent sévères avec eux-mêmes, et s'ils sont ouverts à des genres différents, ils refuseront le compromis.

Michel Champagne approche la trentaine. Énergique et vif, il est passé par l'Institut des Arts Appliqués de Montréal et l'École des Beaux-Arts de Québec. Peintre lui-même, il a exposé une quarantaine de fois, en groupe. Il travaille au Ministère des Affaires Culturelles, ce qui lui ôte quelques soucis. Sans être un *baroudeur*, il "va de l'avant" et, dit-il, "un jour je consacrerai tout mon temps à la galerie, exclusivement".

La maison Jolliet, rue du Petit-Champlain, avec ses boiseries, ses placards dans les murs blancs, se prête aux expositions. Elles se succèdent d'ailleurs sur un rythme soutenu, depuis l'ouverture en septembre 1968; Marie Laberge, Gaston Petit, Claude Bérubé, Riopelle, Marcelle Ferron, Lucie Côté, etc.

Quand une dame arrive, regarde et s'écrie: "C'est beau ici, il faut que

j'y expose le mois prochain", il répond tranquillement, en homme bien organisé, que tout est complet pour les trois ans à venir. Mais l'homme d'affaires cède vite le pas devant l'ami. Il ne prépare pas une exposition avec des chiffres, des dates, en termes d'affaires. C'est avant tout la compréhension d'une œuvre qui plaît ou d'une nouvelle étape chez un peintre.

Cette démarche se retrouve un peu chez Michel Giroux, installé depuis 1966 dans la cave du Théâtre Lyrique du Québec, place Royale. La beauté des voûtes incite au recueillement et il se dégage une paix, un bien-être presque physique au contact des tableaux.

Lui aussi se refuse à toute concession commerciale: "il serait facile et payant de vendre du Lemieux, car on s'arrache ce nom qu'on achète presque par téléphone, sans voir le tableau". Alors, il annonce des peintres moins connus mais auxquels il croit énormément: Michel Labbé, Michel Hébert, Anne Barey, Louis Pelletier, Denys Morisset. Il se prépare même à réaliser une exposition de groupe avec trois ou quatre élèves finissants de l'École des Beaux-Arts.

Le risque couru est de voir la galerie peu fréquentée, mais la réputation vient vite: "Je ne veux exposer et vendre que du beau. Je n'ai pas envie de me cacher après avoir vendu une toile". C'est en effet le bouche à oreille entre connaisseurs qui est la plus efficace information.

Ce souci d'honnêteté avec soi-même, pour le public, compte beaucoup. Ces deux galeries cherchent d'abord à être le lien entre le visiteur et l'œuvre d'un artiste qu'on veut vous faire découvrir, comprendre et aimer. La galerie devient alors un lieu de rencontre. Mais cela suffirait-il à faire vivre son directeur? Dans l'intérêt du public québécois, dans l'intérêt des peintres qui ne demandent qu'à exposer, on le souhaite ardemment, et, après tout, renoncer n'est pas si facile quand on est passionné.



En haut, de haut en bas: Galerie ZANETTIN; Photo W. B. Edwards, Québec; Galerie L'ATELIER (Renée LeSieur). Photo W. B. Edwards; Galerie MICHEL CHAMPAGNE. Photo W. B. Edwards.